

L'argent ne fait pas le bonheur

De Muller Volb Rosalie, Stock Judith, Hoy Olivia, et Kratz Gabriel de 5^{ème}E

Essoufflé après son interminable voyage dans le désert brûlant, William fut soulagé de voir qu'il était enfin arrivé à destination. Une joyeuse ambiance régnait sur la ville animée en ce début d'après-midi ; des gens se promenaient gaiement, de petits enfants s'amusaient à courir partout les uns après les autres en riant, tandis que les plus âgés se prélassaient à l'ombre des maisons. Voulant se désaltérer, il se dirigea vers une fontaine débordant d'eau fraîche et s'hydrata rapidement avant de commencer sa recherche de travail.

Vers la fin de la journée, désespéré car il n'avait été accepté dans aucun des emplois pour lesquels il avait postulé, William décida d'aller au saloon dans le but de noyer sa déception dans un verre de bourbon. Durant son trajet, il crut entendre des chuchotements provenant d'une étroite ruelle sombre non loin de là, alors il s'approcha pour écouter cette curieuse conversation :

« Planque-le dans ce tonneau. Personne ne viendra le chercher là ! Allez, dépêche-toi, Fred !

— Oui, il ne faut pas faire attendre notre patronne. Voilà Barnabé, j'ai caché l'or, partons. »

Lorsqu'il perçut les pas des deux hommes s'approchant, il s'éloigna et fit mine d'être un simple passant. Puis quand les imposantes silhouettes de Fred et Barnabé — tels étaient leurs prénoms — se furent assez éloignées, il se faufila discrètement dans la sombre impasse. Il scruta le fond de chaque tonneau sur son passage jusqu'à découvrir enfin un énorme sac. Le cœur battant et le souffle court, il délaça rapidement le cordon pour s'assurer de sa prise et resta béat devant la quantité d'or sous ses yeux. Habituellement, William était honnête et ne volait jamais, mais si désespéré qu'il fût, il dut se résoudre à emporter son butin avec lui.

Avant de sortir de la ruelle, il vérifia que personne ne pourrait le voir, puis il dissimula l'or dans une petite charrette abandonnée au milieu d'autres détritiques qui se trouvaient là. Il dénicha un vieux morceau de tissu et le déposa par-dessus. Heureux de sa trouvaille, il poursuivit sa route en direction du saloon. Le bâtiment était plein à craquer ; des musiciens jouaient un air entraînant, la musique contribuait à créer une ambiance joyeuse, et une vague odeur d'alcool emplissait la pièce.

William alla s'asseoir à une table encore libre et commanda un grand verre de bourbon à la serveuse qui vint à sa rencontre. Il s'agissait d'une charmante femme, plutôt grande, à la peau claire. Devant ses beaux yeux bleus tombaient certaines mèches de ses longs cheveux noirs et ondulés. Elle portait une chemise blanche sur un pantalon noir et des bottes en cuir rouge. Lorsqu'elle partit chercher la commande, les deux hommes à qui il avait dérobé l'or un peu plus tôt entrèrent dans le saloon, l'air très en colère. Ils se dirigèrent immédiatement sur William et l'un des voyous l'attrapa par le col de sa chemise. Ils se mirent à hurler :

« Où as-tu caché le sac ? exigea Fred.

— Pardon ? répondit William

— On sait que c'est toi ! Tu étais le seul homme présent dans la rue quand on est partis, tu as sûrement dû nous entendre ! cracha Barnabé.

— Non, non, vous devez vous tromper, bégaya-t-il d'un ton hésitant. Relâchez-moi, prenez plutôt place à ma table et buvons ensemble. »

Fred relâcha légèrement sa prise, juste le temps qu'il fallut à William pour lever la main et héler la serveuse :

« Deux bourbons de plus pour mes amis, Fred et Barnabé ! »

Les deux bandits échangèrent un regard, mais William ne comprit que trop tard son erreur. Fred resserra à nouveau sa prise et bascula d'un geste brusque William sur la table. Autour d'eux, la musique s'arrêta.

« Tu connais nos prénoms ! Cela prouve que tu as entendu notre discussion ! C'est forcément toi ! Alors je te laisse une dernière chance : où as-tu planqué notre sac ? postillonna-t-il.

— Mais non, je vous dis que je ne sais pas de quoi vous parlez !

— STOP ! » cria une voix.

C'était la serveuse qui s'interposa entre eux. Les deux hommes partirent sans plus poser de problèmes et laissèrent William avec la femme. Cela l'étonna un peu, mais ce n'était pas important à cet instant ; il était bien trop soulagé de l'issue de cette dispute.

Il se rassit et but son bourbon tout en invitant la serveuse à prendre place à sa table.

« Merci pour ton aide, je m'appelle William.

— Enchantée. Moi c'est Betty », se présenta-t-elle.

Plus tard dans la soirée, le ventre plein et l'esprit tranquille, William repartit en tirant sa charrette en direction de chez lui.

Un troupeau de chevaux sauvages courait au loin en hennissant tandis que des bisons broutaient l'herbe sèche qu'ils trouvaient çà et là. William aperçut dans le ciel un pygargue à tête blanche qui jacassait bruyamment



La nuit commençait à étendre son voile, il faisait plus frais donc le voyage s'annonçait moins éprouvant.

Malheureusement, à peine sorti de la ville, il arriva à une falaise et un effondrement eut lieu. Il se retrouva bien vite coincé sous les pierres. Il eut tout juste le temps de comprendre qu'il était blessé lorsque Betty arriva comme par miracle et l'aida à se sortir de cette situation.

Quelques minutes plus tard, les roches furent dégagées et William libéré. Betty lui expliqua qu'elle avait entendu l'éboulement et qu'elle avait accouru pour s'assurer qu'il n'y avait pas de blessés.

« Merci, Betty, soupira William encore sous le choc.

— Ta cheville est foulée, il serait préférable que tu restes chez moi durant quelques jours le temps que tu guérisses.

- Je crois que tu as raison.
- Rentrons à présent, suggéra Betty.
- Attends ! Ma charrette ! Il faut que je l'emporte avec moi.
- D'accord, je vais t'aider. Viens. »

William et Betty prirent la route, il serra les dents pour ravalier sa douleur durant le trajet mais ils arrivèrent rapidement devant une jolie petite maison en pierres. Ils entrèrent et ne tardèrent pas à se coucher, épuisés. William s'allongea sur le sofa, une subtile odeur de parfum s'en dégagait. La fragrance n'était pas sans rappeler celle que portait Betty. Il s'endormit bien vite, éprouvé par les péripéties de cette journée et pressé de revoir ses enfants qu'il avait laissés sous la surveillance de sa fille aînée, Jane âgée seulement de 13 ans.

Cependant, sa blessure mit quelques jours à guérir et il demeura chez Betty durant tout ce temps. Ils apprirent à se connaître et à s'apprécier, malgré les scrupules qui demeuraient tapis en lui. En effet, il pensait constamment à ses enfants restés seuls à la maison et à qui il avait assuré qu'il rentrerait très vite de son expédition. Ils devaient être très inquiets, cela faisait déjà une semaine qu'il les avait laissés.

Ainsi, comme son pied avait enfin guéri, il se dit qu'il était temps de repartir chez lui. Il annonça à Betty qu'il prendrait la route le lendemain matin. Betty parut déçue et tenta de le retenir.

« Reste, je t'en prie, supplia-t-elle.

— Betty, cette semaine passée avec toi fut merveilleuse mais il faut que je rentre chez moi désormais, tu le sais. Mes enfants ont besoin de moi, je n'ai déjà que trop tardé.

— Tu pourrais revenir avec eux ? Laisse ta charrette ici et reviens !

— Ma vie est là-bas. Je suis navré », trancha-t-il le cœur serré.

Les yeux de Betty miroitèrent soudain de déception mais elle ravala ses larmes et quitta sa demeure d'un pas déterminé.

Cette nuit-là, William ne l'entendit pas revenir. Il éprouvait quelques remords à son égard ; or au fond de lui, ses enfants comptaient bien plus à ses yeux que cette femme qu'il venait de rencontrer.

Le lendemain arriva et la tension était à son comble. Aucun d'eux ne savait quoi dire pour adoucir ce départ. Betty finit par le supplier une dernière fois de rester mais William demeurait inflexible.

« Tu reviendras ? lâcha-t-elle.

— Oui, on se reverra bientôt. Je suis content de t'avoir rencontrée, ma vie n'est plus la même depuis que tu y es entrée... avoua-t-il malgré tout.

— Moi aussi, j'ai été très heureuse de te connaître ! »

Horriqué, il la vit se pencher et sortir un couteau de sa botte. Elle se jeta sur lui pour tenter de le poignarder, le visage déformé par sa haine. Il ne la reconnut plus.

« Betty ! hurla-t-il en évitant ses attaques. Tu es devenue folle ?

— Je sais que tu as mon or dans ta charrette ! Il est hors de question que tu l'emportes avec toi !

— Quoi ?

— Tu aurais dû accepter de rester. Tout aurait été plus simple, l'or aurait été à nous, nous aurions pu être heureux ! »

William tenta de se sauver en passant par la porte, mais dès qu'il l'ouvrit, il se retrouva nez à nez avec Fred et Barnabé. Il courut alors vers la fenêtre pour leur échapper, et sauta contre la vitre qui éclata en mille morceaux. Il se retrouva dehors mais entendit Betty ordonner aux deux hommes de le rattraper. Il comprit alors qu'elle était leur cheffe, c'était donc pour cette raison que Fred et Barnabé lui avaient obéi dans le saloon.

Sans perdre de temps, William se releva et prit uniquement le sac d'or, car il ne pouvait s'encombrer d'une charrette qui le ralentirait. Il courut le plus vite possible malgré la masse imposante de son trésor.

Il se retrouva très vite au beau milieu de la ville mais il était toujours poursuivi par les bandits. Il était encore très tôt, les habitants dormaient encore à poings fermés et il n'y avait donc malheureusement personne pour lui venir en aide.

C'est alors qu'il aperçut une charrette tirée par un attelage de chevaux. Il sauta à l'intérieur en promettant une pièce d'or au conducteur s'il acceptait de faire galoper ses bêtes. Ainsi, lorsqu'ils eurent semé Betty, Fred et Barnabé, ils ralentirent l'allure et William descendit pour repartir chez lui. Il remercia l'homme et lui paya sa pièce d'or promise. Puis ils repartirent chacun de leur côté.

Durant la route, William se rendit compte que le sac avait l'air plus léger, mais il ne vérifia pas, car il était pressé de rentrer chez lui.

Une fois de retour, il retrouva enfin ses enfants, les serra dans ses bras, leur raconta son voyage et ouvrit le sac d'or avec enthousiasme pour leur montrer qu'ils n'avaient plus à s'en faire pour l'avenir, car ils étaient riches désormais.

Quelle déception !

Il découvrit avec une immense tristesse que le sac était vide, troué au fond.

Le chemin créé par l'or semé sur son passage allait-il mener la troupe de traitres jusqu'à sa maison et mettre ses enfants en danger ?

À suivre...